

Pierre M., 48 ans (psychasthénie)

Pierre M. est né en 1930 à Strasbourg. Il se présente en avril 1978 dans un dispensaire réservé aux malades éthyliques, se prétendant "*incurable*". En fait, sa consommation journalière n'excède pas 2 verres de vin pendant son repas à la cantine, et deux apéritifs doux le soir. Il n'a pas l'*habitus éthylique*, ne présente aucun trouble moteur ou sensitif, mais aurait été hospitalisé une fois pour "*delirium tremens*". Il est correctement vêtu, mais paraît plus que son âge, les traits tirés, la tête rentrée dans les épaules, courbé en avant, le front plissé, inquiet. Il se sent très culpabilisé de son intempérance et s'accable de reproches, se dévalorise en permanence. Son avenir lui paraît sombre. Au bout d'une heure et trente minutes d'entretien il ne semble pas prêt à se lever de sa chaise, pourtant peu confortable.

Il vit seul dans une chambre louée à la compagnie d'assurances dans laquelle il travaille comme coursier. Il ne voit que son frère aîné, psychotique, et sa mère âgée de 80 ans, toujours très sévère avec lui, mais auprès de laquelle il va journellement chercher des "conseils éclairés". C'est pour elle qu'il se maintient dans ce travail inintéressant pour lui qui a fait l'Ecole des Arts Décoratifs. Sa seule distraction consiste à lire des ouvrages qu'il va directement chercher chez l'éditeur, car il ne tolère que les mises en pages parfaites et les livres impeccables brochés. Il dessine aussi, avec une grande minutie.

L'alcool ne lui procure aucune satisfaction et il semble jouer avec lui un jeu "d'attraction-répulsion" qui a pour effet principal de limiter sa consommation. Peu liant, il n'a eu qu'un véritable ami qui se destinait à la prêtre. Tout en se considérant comme d'une intelligence moyenne, il tient les autres pour des individus peu intéressants et futiles, comme son père, "coureur de jupons", profiteur, toujours hors de la maison, mort d'un cancer du côlon en 1950. Il se souvient de ses sorties avec ce père lorsqu'il avait 4-5 ans : son père l'aménait chez la marchande de jouets dont il semblait avoir les faveurs, le laissait planté devant la vitrine des soldats de plomb en lui demandant de choisir celui qui lui plaisait. Invariablement, l'enfant étant incapable d'un choix quelconque, son père prenait le premier qui se présentait, en fustigeant son fils pour son "*indécision chronique*".

Sa mère était une femme très attentionnée, «*femme d'intérieur hors pair*», toujours au fourneau ou faisant le ménage, la lessive, les courses etc.. Elle reprochait à son mari son attitude désinvolte, et prenait toutes les responsabilités. Les deux garçons prenaient position pour la mère qui se révélait pour le moins hyperprotectrice. C'est elle qui a tout décidé pour lui, le faisant renoncer au mariage ("*elle n'y était pas très attachée*").

Monsieur M. n'a jamais connu de femme. Il n'a pas cherché à le faire, de même que son frère, lequel fut rapidement handicapé par des troubles mentaux apparus à l'adolescence. Lors de la mort de son père en 1950, Monsieur M. se sentait lui-même atteint d'un cancer du côlon, ne dormait plus à cette pensée, ne croyait pas tous les médecins consultés qui essayaient de le rassurer. Cet état de panique a duré pendant une semaine, jusqu'à l'épuisement. La folie de son frère l'a également beaucoup touché et a scellé définitivement en lui l'idée qu'il était voué un jour ou l'autre au même sort : "*dans ces conditions, pourquoi chercher une femme ? Pourquoi avoir des enfants ?*"

Les entretiens pour "alcoolisme" durent pratiquement deux années, à raison d'une séance par semaine. Il est très difficile de l'interrompre même après une heure d'entretien. Sa ponctualité est infaillible, il reproche au médecin des "retards" de 2 minutes lors du début des

séances : "Je n'ai pas que cela à faire ..", "vous vous fîchez de moi..", " je suis sûr que vous ne faites pas cela aux autres".... Chacune de ses assertions est suivie presqu'invariablement de : " Je sais bien que vous allez me dire que...". Un silence est suivi de : "vous pensez que..." Paradoxalement, une réaction compréhensive de la part du médecin est mal vécue et déclenche l'agressivité du patient, tandis qu'un ton ferme et directif semble l'apaiser.

Sa mère, cardiaque, meurt en avril 1980. Affolé, il consulte au dispensaire de secteur. Il est pris en charge à l'Hôpital de Jour pour un syndrome dépressif réactionnel avec grande anxiété et moments de panique. Son état de confusion s'aggravant, il est hospitalisé en C.H.S. en juillet 1980 sous l'étiquette d'"alcoolique avec ralentissement psychique". Il sort en Août 1980 pour se rendre dans un Centre de post-cure pour éthyliques.

En mars 1981, il présente à nouveau un état dépressif. Pris en charge à l'Hôpital de Jour, il n'y tient que deux mois et en mai 1981, il est de nouveau hospitalisé. Le dossier porte : "Eléments dépressifs avec ralentissement majeur. Péjoration de l'avenir, désintérêt, ambivalence quant à sa réinsertion. Hésitations, doutes, ruminations intellectuelles, introspection morbide, indécision". Il sort en octobre 81.

Il est réhospitalisé en décembre 1981, n'ayant pu reprendre son travail. Le dossier mentionne : "nosophobie (peur d'avoir un cancer du côlon), obsessions-impulsions suicidaires; Pas de rituels..". Il sort en mars 1982. Mais au bout d'une semaine, il revient pour "envie suicidaire". L'interne note "Folie du doute".

Réadmis en mars 1982, il ne sort qu'en juillet 1983, mais revient en décembre 1983. Depuis, il ne sort plus des institutions dites "lourdes". Lors de la dernière hospitalisation, il nous dit : "Je suis dans un état de stagnation et de torpeur, je suis dans un processus de mort lente. J'ai l'impression que je suis allé trop loin dans la négligence, on ne pourra plus le rattraper. Je n'ai plus de but. J'ai peur de tout, cela prend des proportions inquiétantes. Je reste solitaire, j'ai perdu tout contact, j'ai peur de toute vie, je suis incapable de tout. J'aurais dû me suicider tout de suite après le décès de ma mère , j'aurais évité toutes ces fautes que j'ai commises".

"Je suis un autre. Je ne sais plus ce que je fais. Ma folie augmente". "Je me suis rendu compte de l'état de ma chambre qui était sale comme ma mère ne la jamais vue de son vivant. Ça me faisait peur". "Et dire que j'ai manqué en 81 de reprendre le travail alors que maintenant, en 84, j'en serais incapable." "Je n'ai pas emmené ma mère en vacances et c'est peut-être pour cela qu'elle est morte". "Je me suis imaginé qu'on m'avait castré physiquement.

Monsieur M. se lance parfois dans une longue description d'un petit détail de son environnement, comme, par exemple, cette demi heure passée à décrire un boulon de son lit. Il dit de lui : " C'est une sorte d'avarice vitale, cela conduit à la bestialité, c'est-à-dire au non-sens, à l'absurde. Ce n'est pas une conduite raisonnable".

Monsieur M. n'a plus travaillé depuis le début de 81 (il ne travaillait que "pour donner satisfaction à sa mère"). Il est en invalidité depuis avril 1983.